

Notes philologiques sur l'édition critique des œuvres d'Ildefonse de Tolède

Ildefonse, évêque de Tolède de 657 à 667, est surtout connu aujourd'hui pour son traité *De uirginitate sanctae Mariae*, largement diffusé au Moyen Âge et considéré encore aujourd'hui comme une des œuvres majeures de l'époque wisigothique. Le *Corpus Christianorum* a eu la bonne idée de rassembler dans un même volume le *De uirginitate s. Mariae* et les deux autres traités conservés d'Ildefonse : le *De cognitione baptismi. De itinere deserti* (un seul traité divisé en deux livres), et le *De uiris illustribus*¹. On a là les œuvres presque complètes d'Ildefonse : n'y manquent que les deux lettres conservées de l'évêque, et les deux hymnes qui lui sont attribuées (CPL 1250 et 1253-1254).

Le *De uirginitate s. Mariae* a déjà fait l'objet d'une édition critique par V. Blanco García en 1937, mais il est ici édité à nouveaux frais par V. Yarza Urquiola (dont le nom sera par la suite abrégé en V.Y.U.). Le *De cognitione baptismi. De itinere deserti* est ici édité pour la première fois selon les critères de la philologie moderne, à nouveau par V.Y.U. Enfin, le *De uiris illustribus* a été édité en 1972 par C. Codoñer Merino (= C.C.M.), et cette édition est reproduite ici presque sans changement.

Les trois traités posent des problèmes textuels spécifiques. La tradition manuscrite du *De uirginitate s. Mariae* est abondante (au moins 51 mss. conservés, l'éditeur n'en gardant que 16 pour établir le texte), mais elle ne remonte pas au-delà du IX^e s., en outre elle comporte de nombreux phénomènes de contamination ou de correction savante, et le texte est parfois difficile à comprendre. Le *De cognitione baptismi. De itinere deserti* est préservé par un seul ms. (*P* = Paris BNF lat. 1866, du IX^e s.), ce qui rend parfois difficile l'interprétation des leçons transmises : les formes non classiques de *P* remontent-elles à l'archétype ou sont-elles dues à des inadvertances du copiste de *P*? Le *De uiris illustribus*, après avoir connu un succès relatif au IX^e s. (4 mss. conservés), fut ensuite presque totalement oublié (1 ms. du XI^e s. et 1 ms. du XIII^e s.), avant d'être redécouvert en Italie au XV^e s. (3 mss.) puis en Espagne au XVI^e s. (4 mss.); sa tradition manuscrite pose moins de problèmes que celle des deux autres traités, mais le texte de certains passages n'est pas totalement sûr.

L'édition critique de ces trois œuvres est excellente. Voici néanmoins quelques passages où les choix des éditeurs m'ont paru contestables ou du moins problématiques.

¹ *Ildefonsi Toletani episcopi De uirginitate sanctae Mariae, De cognitione baptismi. De itinere deserti*, edidit Valeriano YARZA URQUIOLA, *De uiris illustribus*, edidit Carmen CODOÑER MERINO, Turnhout, Brepols, 2007 (Corpus Christianorum Series Latina 114 A), 644 p.

Suivant l'ordre du volume, je commence par le *De uirginitate s. Mariae*.

Praef., l. 42 *instituens*: cette leçon n'est attestée que par une sous-famille (μ), tous les autres mss. ont *statuens*. V.Y.U. justifie son choix (p. 265) par un argument stylistique: la présence du préfixe *in-* dans les deux autres participes de la phrase (*insinuans*, *intendens*). Mais cet argument n'est pas probant, et il permet au contraire d'expliquer comment un copiste (celui de l'ancêtre de μ) a pu écrire *instituens* pour *statuens*.

L. 40 *simul*, attesté seulement par trois mss., ne devrait pas être retenu. Il a dû être introduit par certains copistes sous l'influence de l'expression *homo simul et Deus* (l. 38/39).

L. 115/116 *ingrederit... egrederit*: ces deux formes ne sont attestées que par un manuscrit ancien (*E*). Il était préférable d'éditer *ingredierit... egredierit*, leçons présentes dans plusieurs branches du stemma et renforcées par les sous-variantes *introierit... exierit*.

L. 143/144 *infamiam adseris*: variante conservée par aucun ms. La tradition manuscrite est complexe. Le texte de la famille β est *infamie massam*, en revanche celui de la famille α est plus difficile à reconstituer: les différentes leçons de $\mu\pi$ incitent à restituer *infamiam asseri*, mais la branche λ transmet *infamia massa*. L'archétype semble donc avoir eu *infamiae massam*. L'expression *infamiae massa* peut surprendre, mais on trouve un parallèle, emprunté d'ailleurs à Augustin, dans le *De cogn. bapt.* (l. 1326): *perditionis massa*. En outre, bien qu'il soit tentant d'éditer *massa* (vocatif sur le même plan qu'*adstructor*, *infamator*, *infamis*), on peut conserver l'accusatif *massam* en en faisant le complément des verbes qui suivent: *proloqui*, *musitare*, etc. (mais en ce cas il faut supprimer le point d'interrogation avant *proloqui*).

L. 166 *proserant*: forme conservée dans trois mss. seulement; tous les autres ont *properant* (sauf *F* qui a *proferant*). Le choix de la variante minoritaire ne s'impose pas; il semble que *properare* signifie ici «s'approcher, être proche», sens bien attesté en latin tardif, notamment avec le datif (voir le dictionnaire de Blaise, p. 674, et *ThLL*, t. X/2 [fasc. 13, 2002], col. 1979 et 1982).

L. 190 *manat*: variante attestée par un seul ms. Il fallait conserver la leçon presque unanimement attestée: *manet*. La construction *in* + acc. qui suit (*in matrem*) n'est pas gênante: on sait qu'en latin tardif, notamment chez Ildefonse, on trouve *in* + acc. au lieu de *in* + abl. (question *ubi*).

L. 218/220 *ex genere tua... ex populo tua*: la tradition manuscrite comporte de manière unanime (pour le premier groupe) et largement majoritaire (pour le second) le masculin *tuo*. Pourquoi ne pas avoir adopté cette forme? L'affirmation «la Vierge est issue de ta race... de ton peuple» a autant de sens que «la Vierge est tienne par sa race... tienne par son peuple». Dans les autres groupes du système synonymique, le féminin *tua* peut facilement s'interpréter comme une forme d'ablatif (*ex stirpe tua*, «de ta souche», etc.).

L. 219 *ex radice tua est, ex traduce tua est*: ce texte n'est attesté dans aucun témoin. Le ms. *F* a *ex radice tua est, ex duce tua est*, *RKJ* ont *ex radice tua est*, et les autres *ex traduce tua est*. C'est cette dernière variante qui est vraisemblablement la bonne. Le possessif *tua* se rapporte à *traduce*: en effet, il est probable qu'Ildefonse ait considéré *tradux* comme un mot féminin (voir plus loin l. 328 et 670).

L. 233 *subsequit*: bien que tous les mss. comportent la forme déponente *subsequitur* (sauf *K* qui a *subsecuta est*), V.Y.U. adopte cette conjecture de J. Gil («El tratado *De uirginitate beatae Mariae* de s. Ildefonso de Toledo», *Habis*, 6, 1975, p. 162) pour des raisons stylistiques (homéotéleute en *-it*: *praeuenit, impleuit, subsequit, prouexit, exaltauit*). On

peut être sceptique : du point de vue stylistique, *subsequit* est de toute façon problématique car il rompt la succession des parfaits (ce qui explique d'ailleurs la correction de *K*, *subsecuta est*). En outre, – bien que cet argument ne soit pas totalement probant car le même auteur peut employer des formes actives et déponentes du même verbe (voir plus loin mes remarques à *De uir. ill.*, l. 156) –, Ildefonse utilise ailleurs la forme *subsequitur* (*De cogn. bapt.*, l. 1525), cf. aussi *subsequor* (*De uirg.*, l. 1371) et *sequitur* (*De cogn. bapt.*, l. 135, 716, 1534/1535, *De itin. des.*, l. 92, 215, 800). Je ne prétends pas qu'il faille suivre aveuglément le témoignage des manuscrits ou que l'archétype ne doive jamais être corrigé (en quelques passages la leçon de l'archétype n'a aucun sens et doit manifestement être amendée, par exemple l. 380 *caro* doit être accepté alors que l'archétype semble avoir eu *carne*, même chose l. 418 *tanti* plutôt que la leçon probable de l'archétype *tantis*, l. 494 *missum* plutôt que *misso*, l. 521 *in Israel* plutôt que *Israel*, ou encore l. 1309 *sunt* plutôt que *est*), mais il me semble préférable, lorsque le texte des manuscrits présente un sens correct et que la conjecture pose autant, voire plus de problèmes que ce texte, de le conserver.

L. 255 *nouitate magnum* : la tradition manuscrite penche en faveur de *nouitatem*, et *magnum*, présent dans un seul ms., doit être supprimé.

L. 261 *peractam* : la tradition manuscrite impose le choix de *peractum* ou *peractam* (le poids stemmatique des deux formes étant équivalent, j'aurais adopté la forme attendue *peractum* en raison de l'autorité de *G*). Contrairement à ce qu'écrit V.Y.U. (p. 268), le verbe *peraugeo*, bien que très rare, n'est pas inconnu par ailleurs : voir *ThLL*, t. X/1 (fasc. 8, 1994), col. 1190.

L. 269/270 *ministerium humanitatis* : mots attestés par deux mss. seulement. Fallait-il les garder ?

L. 273 *pax nobis* : pourquoi ne pas avoir édité *pax nobis est*, variante très largement majoritaire ?

L. 319 *orietur* : *oritur* a un poids stemmatique plus important.

L. 328 *in tuo traduce* : au féminin (*in tua traduce*) dans tous les mss. Voir aussi l. 219 et 670.

L. 365 *in Deuteronomio* : *in Deuteronomium* semble préférable (*in* + acc. même avec un verbe n'exprimant pas de mouvement).

L. 396/397 *uidistis... desiderastis* : la tradition manuscrite penche en faveur de *uidisti... desiderasti*.

L. 406-409 *dies – noctium* : tout ce passage, qui accumule les termes désignant les moments de la journée (*dies... momenta... horae... mane... meridies... uesper... intempesta et gallicinia crepusculumque noctium*), a pour source Isidore, *Etym.* V, 29, 1 (*tempora... momentis, horis, diebus... diuiduntur*); 30, 13 (*partes diei... mane, meridies*); et 31, 4 (*noctis partes... uesper, crepusculum... intempestum, gallicinium*).

L. 409 *abundantiae* : cette leçon n'est conservée que par trois mss. relativement tardifs ; la quasi-totalité des mss. a *abuntantiae*. V.Y.U. semble avoir eu peur d'éditer cette forme, qui est un hapax, mais elle est bien défendue par J. Gil (*art. cit.*, p. 160), qui cite de nombreux exemples d'adverbes en *-iue* dans la littérature wisigothique (chez Ildefonse lui-même, cf. *dispensatiue*, dans *De uirg.*, l. 456). *Abundantiae* est employé comme synonyme d'*abundanter*.

L. 409 *cohaerent* : la leçon de l'archétype est clairement *cohaerent*. V.Y.U. la rejette car elle dépasse la liste de futurs (voir p. 268). Toutefois, il est difficile d'accepter une

forme attestée dans un seul ms., de surcroît avant correction. En outre, on peut considérer *cohaerent* aussi comme un futur, avec une confusion de la 2^e et la 3^e conjugaison qui n'est pas rare en latin tardif. Certes cette hypothèse se heurte à une objection : dans *De uirg.*, l. 137, et dans *De itin. des.*, l. 635, *cohaeret* et *cohaerent* sont bien des présents (cf. aussi *haeret* dans *De itin. des.*, l. 618). Mais il y a un phénomène propre au style synonymique, que l'on observe aussi dans les *Synonyma* d'Isidore (je me permets de renvoyer à mon article «La langue des *Synonyma* d'Isidore de Séville», *ALMA*, 62, 2004, p. 77) : dans une série rimée, certains verbes peuvent changer de conjugaison par «attraction» avec les autres formes de la série. Dans cette phrase, l'attraction des autres formes en *-ent* a pu favoriser le passage de la 2^e à la 3^e conjugaison (*cohaerent* au lieu de *cohaerebunt*), et cette confusion est passée d'autant plus facilement que la forme *cohaerent* n'est pas un barbarisme.

L. 413 *seruitutis* : variante *uirutis*. V.Y.U. justifie son choix (p. 268) en écrivant que *uirutis* est transmis seulement par le sous-groupe *GM*. Cette affirmation ne correspond ni au stemma, ni à l'apparat critique. En fait, le mot *uirutis* est conservé par deux des trois branches (μ et π) de la famille α et par deux mss. indépendants (sur quatre) de la famille β : son poids stématique est donc plus important. De surcroît, il offre un sens plus satisfaisant.

L. 430 *languet* : malgré l'autorité de J. Gil (*art. cit.*, p. 157), je suis gêné par le choix de cette variante présente dans un seul ms., relativement tardif (XIII^e s.). L'argument stylistique (la succession de rimes en *-et*) n'est pas probant : la série *-et -it -et -it -it*, avec un jeu de rimes croisées, est tout aussi défendable que la série *-et -et -et -it -it* ; on peut d'ailleurs se demander si au VII^e s. on faisait une telle distinction entre les timbres *i* et *e*. Quant à la signification de *languet*, V.Y.U. a raison d'écrire (p. 268) qu'elle s'accorde bien au texte, mais cet argument est réversible : *languet* apparaît comme une *lectio facilior* sans imagination. Il faut revenir au témoignage des mss. : l'ancêtre de la famille α a pour leçon *angit*, celui de la famille β *ait* ou *agit*, l'archétype avait donc *angit* ou *agit*. Les deux verbes peuvent se défendre ; mais Ildefonse ne semble pas employer ailleurs *agere* avec le sens qu'il aurait dans ce passage («être, se trouver», avec un attribut), et au contraire *angere*, employé intransitivement avec la valeur d'«être dans l'angoisse», correspond au sens du texte.

L. 449 *antequam* : *ante* semble préférable.

L. 467/468 *quis... quis... alius* : il fallait peut-être suivre la majorité des mss. *quid... quid... aliud*.

L. 473 *peccaueris* : plutôt *peccaueritis*.

L. 480 *quod ait* : attesté par un seul ms. Il faut le supprimer.

L. 489 *dominus* : la leçon *dominus deus* est tentante, d'autant que c'est celle qu'a la source de ce passage, Isidore, *Iud.* I, 3, 8.

L. 494 *patre* : absent de l'archétype semble-t-il.

L. 516 *prophetia* : attesté par deux mss. seulement (et aussi, il est vrai, par la source d'Ildefonse : Isidore, *Iud.* I, 5, 6). Les autres mss. se répartissent également entre *prophetae* et *prophetiae* ; *prophetiae* semble meilleur.

L. 591 *mundum* : il fallait éditer *mun-do* (*in* + *abl.* même après un verbe de mouvement).

L. 597 *ait* : pourquoi ne pas avoir édité *agit* ?

L. 599 *ut nascatur* : malgré le poids de *TE*, *nascitur* paraît s'imposer.

L. 670 *ex traduce tuo*: au féminin (*ex traduce tua*) dans toute la tradition ms. Voir aussi l. 219 et 328.

L. 763 *sermo meus est*: variante *sermo meus*. Le verbe *est* n'est présent que dans une branche (μ) de la famille α et dans un ms. (*F*) de la famille β ; il a dû être introduit sous l'influence de la phrase précédente (*os meum est*). Il faut donc le supprimer.

L. 787 *machinas*: variante *machinaris*. Bien que la forme active soit attestée par seulement deux mss., V.Y.U. la défend (p. 269) pour des raisons stylistiques (rimes en *-as*). L'argument est contestable: il arrive à Ildefonse de mettre en parallèle des formes actives et déponentes qui ne riment pas, par exemple, quelques lignes plus haut (l. 783/784), *concidas-ruas-laberis*. La tradition ms. est presque unanime en faveur de *machinaris* et le choix de la variante très minoritaire est inutile.

L. 808/809 *regeret... contereret*: variante *reget... conteret*. Les formes de subjonctif sont très minoritaires, et il est presque certain que l'archétype comportait celles de futur. Cependant il faut reconnaître que le subjonctif offre un sens plus satisfaisant que le futur, et le choix de V.Y.U. est compréhensible. À partir du moment où le futur peut se comprendre, je crois que j'aurais quand même gardé la leçon de l'archétype.

L. 845/846 *non contendit*: la négation ne se trouve que dans une branche (μ) de la famille α et dans un ms. tardif (*P*) de la famille β . Elle est absente dans tous les autres témoins, et il fallait probablement éditer *contendit*. Le sens de la phrase en est changé: il ne faut pas comprendre *non... sed*, mais *quidem... sed*; Ildefonse n'oppose pas l'absence de lutte (*non contendit*, dans le texte édité par V.Y.U.) et le recours à la force (*sed extorquet*), mais la présence directe du juge (*per se quidem*) et son envoi de messagers (*sed per internuntios*). Voici donc comment j'interprète la phrase sans la négation: «parfois aussi c'est en personne, certes, que le juge lutte avec le criminel, mais c'est par des intermédiaires qu'il obtient un aveu par la persuasion». La parenthèse qui suit confirme cette interprétation: «et cela ne le gêne pas que quelqu'un ne méprise pas le messenger du juge alors qu'il a méprisé la présence du juge».

L. 875 *concipiet*: la tradition ms. penche nettement en faveur d'*accipiet*.

L. 893 *oriente*: variante *orientem*. L'accusatif n'est attesté que par six mss. (sur les quinze retenus dans l'apparat critique), mais ces six témoins sont parmi les plus anciens et les plus importants; du point de vue stématique, il a autant de poids que l'ablatif. Et l'emploi d'*in* + acc. même avec un verbe n'exprimant pas de mouvement n'est pas rare chez Ildefonse.

L. 894 *stellam magi*: variante *magi stellam*. Cas de figure assez proche du précédent: *magi stellam* n'est préservé que par six mss., mais ces six mss. sont très importants. En fait, le stemma impose le choix de la variante *magi stellam*, attestée par deux branches (sur trois) de la famille α et trois mss. indépendants (sur quatre) de la famille β .

L. 897 *myrrham*: les meilleurs mss. ont *mirra*. Si j'approuve la normalisation orthographique (bien que celle-ci ait pu se limiter à *myrra*), je suis gêné par la normalisation morphologique: *myrr(h)a* est ici considéré comme un neutre pluriel, par confusion avec *myrum*, le «parfum» (sur cette confusion, voir *ThLL*, t. VIII [1936-1966], col. 1681 et 1751).

L. 945 *affectu*: leçon attestée par un seul ms. Pourquoi avoir rejeté la variante transmise de manière presque unanime: *effectu*?

L. 961/962 *deinde – omnibus*: phrase absente de la très grande majorité des mss.; les copistes qui l'ont ajoutée l'ont fait pour compléter le verset biblique.

L. 971 *et exaltaretur*: *et* n'est attesté que par trois copies.

L. 983 *mulieres*: encore un mot qui manque dans la très grande majorité des mss. Les copistes qui l'ont introduit l'ont fait sous l'influence du texte biblique.

L. 998 *uisione*: variante *uisu*. *Visu* est mieux attesté, de plus cette variante se trouve déjà dans la source du passage (Isidore, *Iud.* I, 56, 1). *Visione* que l'on trouve dans certains mss. est une correction liée au texte de la Vulgate.

L. 1011 *nubibus*: variante *nubibus caeli*. Encore une fois, V.Y.U. a suivi les rares mss. qui reprennent le texte de la Vulgate, alors qu'il aurait dû éditer le texte le mieux attesté.

L. 1056 *sicut*: *sic*, attesté par tous les mss., s'impose. La conjecture *sicut* (déjà présente dans l'édition de V. Blanco) est due, vraisemblablement, à la mise en parallèle des phrases *sicut tota fecit ex nihilo, ita faceret ex inauditis hoc solum / sicut... nouitatis opus efficiat, ... ita homo pareret Deum*. Or ce parallélisme n'est pas aussi évident qu'il semble au premier abord: la phrase *ita homo pareret Deum* est assez éloignée (quatre lignes) de la proposition *sicut... nouitatis opus efficiat*, et il n'est pas sûr qu'elle soit en corrélation avec elle. En revanche, si l'on suit le témoignage des mss. et si l'on ponctue le texte différemment (en mettant une virgule après *miro* et non un point), on peut déceler un parallélisme *ita faceret / sic... efficiat*.

L. 1056 *uterum*: plutôt *utero*.

L. 1057 *effigiat*: non seulement la variante *efficiat* est bien mieux attestée, mais de plus elle s'insère dans un passage où Ildefonse multiplie les emplois de *facio* et de ses dérivés: en cinq lignes (l. 1055/1059), *fecit... faceret... factor... efficiat... faciens... fecerat... faciendum... factum*.

L. 1120 *adstipulans*: variante *adstipulatas*. V.Y.U. suggère (p. 269) que les deux variantes ont un poids stématique équivalent, *adstipulans* étant transmis par la famille tolédane (β) et *adstipulatas* par l'autre famille (α). Cela ne correspond pas à son appareil critique: le participe présent n'apparaît que dans deux témoins de la famille β (*FP*), alors que le participe passé est conservé dans *TU*. L'accord de *TU* et de α , et l'autorité même de *T*, qui est l'un des meilleurs mss., font nettement pencher la balance en faveur d'*adstipulatas*.

L. 1122 *explicauerim*: plutôt *explicuerim*.

L. 1129 *cum*: variante *dum*. *Cum* n'est attesté que dans *T* avant correction; il fallait éditer *dum* présent dans tous les mss., y compris *T* après correction. Du reste, *dum* suivi du subjonctif est souvent employé avec la valeur de *cum* en latin tardif.

L. 1130 *discentium*: pourquoi ne pas avoir accepté *descendentium*, transmis par la quasi-unanimité des témoins?

L. 1131 *omnibus quas uiderant uirtutibus*. Il est très probable que dans l'archétype les deux derniers mots étaient *uiderant uirtutes*. En revanche, pour les deux premiers mots, la tradition manuscrite est partagée: *omnibus* dans α , *omnes* dans β ; et, semble-t-il, *quae* dans α , *quas* dans β . On a donc le choix entre deux textes: *omnibus quae uiderant uirtutes* (α) ou *omnes quas uiderant uirtutes* (β); le texte β est le seul qui offre un sens.

L. 1143 *ut*, présent dans un seul ms., doit être supprimé. La construction *rogare* suivi directement du subjonctif est déjà attestée en latin classique.

L. 1147 *in domo*: transmis par un seul ms. La variante *domi* s'impose.

L. 1166/1167 *ex humana condicione*: transmis par un seul ms. C'est très probablement une interpolation.

L. 1177/1178 *in caelestibus inquiram, in caelis perquiram*: texte transmis par un seul ms. (P). Les autres témoins ont une seule phrase: *in caelestibus inquiram* (TU), *in caelis inquiram* (RK) ou *in caelis perquiram* (tous les autres mss.). V.Y.U. explique (p. 270) qu'il a inclus les deux phrases parce que toutes deux s'adaptent parfaitement au style de l'œuvre. Mais cet argument est contestable: le style synonymique favorise les phénomènes d'interpolation, car tout copiste peut inclure dans une série synonymique une nouvelle phrase de même structure et de même sens que la précédente ou la suivante. Pour revenir au texte d'Ildefonse, les trois leçons *in caelestibus inquiram*, *in caelis inquiram* et *in caelis perquiram* peuvent se défendre, mais RK, généralement, présentent de multiples traces de contamination et ils ne sont pas les meilleurs témoins. La variante *in caelis perquiram* paraît légèrement meilleure, car elle est commune à F et à la famille α .

L. 1217 *saluator*: plutôt *saluator mundi*.

L. 1218 *ciuitate*: variante *ciuitatem*. L'accusatif n'est transmis que par cinq mss., mais ce sont cinq des plus anciens et des plus fidèles témoins. Du point de vue stématique, l'accord de TF et de GBE (c'est-à-dire les deux branches λ et μ de la famille α) oblige même à accepter cet accusatif, qui est d'ailleurs tout à fait défendable (l'emploi d'*in* + acc. même avec un verbe n'exprimant pas de mouvement est fréquent chez Ildefonse).

L. 1282 *ad nutum*: cette variante ne se trouve que dans un ms. du XI^e s. Les autres mss. se partagent entre *adiutum* et *adhuc*; la leçon qui semble le mieux s'accorder au sens du texte est *adhuc*, Ildefonse opposant *adhuc obsequentem* à *trepidum*.

L. 1285 *moles tinniens*: tous les mss. ont *molestias*. La conjecture de V.Y.U., qui s'inspire d'ailleurs d'une autre conjecture, *mole estuans*, due à J. Gil (*art. cit.*, p. 163), est non seulement inutile, mais aussi douteuse. Inutile, parce que l'expression *Charybdiium molestias*, qui a troublé J. Gil et V.Y.U., se comprend fort bien: il s'agit d'une périphrase pour *Charybdes molestas* («les tourments causés par les Charybdes» = «les Charybdes tourmenteuses»). Douteuse, parce que si V.Y.U. conjecture le participe *tinniens* et s'il rapporte *feroces sonitus* à *tinniens*, on voit mal alors comment il construit *conlideret*. Manifestement il a été gêné par la phrase *feroces sonitus conlideret*; en fait, il faut y voir un emploi rare, mais attesté notamment chez Isidore (*Etym.* IX, 1, 8 et XI, 1, 58), de *conlidere* avec le sens d'«émettre, articuler» (voir aussi *ThLL*, t. III [1906-1912], col. 1604).

L. 1299 *repellant*: la très grande majorité des mss., notamment les plus anciens, ont *refellant*. Comme il l'explique (p. 270), V.Y.U. choisit *repellant*, attesté par deux mss. secondaires, en raison du sens et de la facile confusion graphique entre *f* et *p*. Cette argumentation est séduisante, et il faut reconnaître que *repellant* offre un sens plus clair que *refellant*. Je défendrais néanmoins *refellant*: ce verbe offre quand même un sens satisfaisant, il est conservé par la plupart des mss., et c'est la *lectio difficilior*. Même remarque à la l. 1305 *repellens*.

L. 1300 *uolenter*: tous les mss. ont *uiolenter*. La conjecture de J. Gil (*art. cit.*, p. 164), adoptée par V.Y.U., est inutile. *Violenter* est compréhensible (les tombeaux ont reçu les morts «de manière violente», la violence étant celle de la mort), et curieusement, c'est la correction *uolenter* qui me paraît moins facile à comprendre (l'idée que les tombeaux ont reçu les morts «de leur plein gré» est hors sujet dans le contexte).

L. 1310 *nutatione*. La variante *nuntiatione* n'est attestée que dans six mss., mais ce sont les plus anciens; l'accord de TP et de GBEX (c'est-à-dire les deux branches λ et μ de la famille α) incite même fortement à adopter cette leçon. La «nouvelle» à laquelle se réfère *nuntiatio* est probablement la «bonne nouvelle», l'évangile.

L. 1355 *exinanita*: mot attesté par tous les mss. (seul *T* l'avait omis dans un premier temps, mais il l'a ajouté postérieurement au-dessus de la ligne). Toutefois, V.Y.U. juge (p. 271) que sa présence rompt la symétrie de la construction. Il n'a pas tort, mais il est difficile d'aller contre la totalité des mss. Lui-même, d'ailleurs, plutôt que d'exclure complètement le mot, l'a mis entre crochets, sorte de «purgatoire» entre l'enfer (le rejet dans l'apparat critique) et le paradis (l'insertion dans le texte, mais sans crochets). Dans son édition du *De uiris illustribus*, C. Codoñer met semblablement entre crochets la dernière phrase de la préface (l. 65/68), transmise par tous les mss. mais considérée comme inauthentique. En d'autres endroits, en revanche, V.Y.U. emploie le même procédé graphique mais avec une signification inverse: il s'agit de passages qui ne se trouvent pas dans la tradition manuscrite mais qu'on peut restituer hypothétiquement à l'auteur (voir *De cogn. bapt.*, l. 806/813 et l. 1541). On peut être réticent envers cet artifice qui consiste à ne pas choisir, mais en fin de compte il n'est pas si mauvais: toute édition critique est un compromis et il peut être préférable, parfois, de rester dans une position intermédiaire en laissant au lecteur le soin de se faire sa propre opinion.

L. 1385 *conscia generationis*: variante attestée par un seul ms. (*T*). Presque tous les autres mss. ont *generatio* (on trouve aussi *generatrix* dans un ms. du XI^e s.). Certes le ms. *T* est très important, en outre il est tentant de voir un jeu étymologique dans l'association *conscia... nescia*, mais on peut difficilement ne pas adopter la leçon quasi-unanime des mss., qui offre un sens satisfaisant.

L. 1387 *certum*: la tradition manuscrite penche nettement en faveur de *certo*. *Certo est quod* est moins naturel que *certum est quod*, ce qui explique sûrement le choix de V.Y.U., mais la *lectio difficilior*, transmise par les meilleurs mss., est vraisemblablement la bonne.

L. 1441 *uiderunt te*: le *te*, absent de la plupart des mss., doit être écarté.

L. 1477 *aio*: variante *ago*. À première vue, le verbe *aio* s'impose comme une évidence, à l'intérieur de la série synonymique *narro-loquor-intimo*. Toutefois, la leçon *ago* semble meilleure: en effet, elle est transmise par presque tous les mss. (sauf deux), elle offre un sens correct (*agere* peut avoir le sens de «plaider, discourir»), et par rapport à *aio* elle apparaît comme une *lectio difficilior*.

L. 1509 *de inseparabili Trinitate*: l'archétype avait, semble-t-il, *inseparabilis Trinitatis*. Ce génitif peut se comprendre comme se rattachant à *sanctum* avec le même sens que *de inseparabili Trinitate*.

L. 1535 *hymnus quem*: la plupart des mss. ont *hymnum quod*. De fait, *hymnus* est parfois attesté au neutre, par exemple chez Orose, *Hist.* VII, 39, 8. Ce problème n'a pas échappé pas à V.Y.U., qui explique (p. 87) qu'il a choisi d'éditer *hymnus* car le mot se trouve au masculin quelques lignes plus haut (l. 1512). Toutefois, ce changement de genre n'est pas si embarrassant. On en a un bon exemple aussi pour *dies* (il est vrai que le genre de *dies* est déjà fluctuant en latin classique): on trouve ainsi à la suite (l. 979/980) *post duos dies, in die tertia* (voir de même la variation *diem extremum* dans *De uir. ill.*, l. 13 et 143, *dies extrema* dans *De uir. ill.*, l. 121).

L. 1538 *cognouimus*: leçon transmise par la sous-famille μ et par *U*, tous les autres mss. ont *cognoscimus*. Malgré le parallélisme avec *audiuimus*, le présent est acceptable, d'autant que tous les verbes qui précèdent sont eux aussi au présent. S'il était vraiment indispensable d'homogénéiser le système des temps – ce qui n'est pas le cas –, ce serait plutôt *audiuimus* qu'il faudrait corriger en *audimus*.

L. 1735 *illi soli* : la famille α , semble-t-il, a *illius*, et la famille β *solius*. Le parallélisme avec *tantum... soli... tantum* incite à garder *solius* ; mais la bonne leçon est-elle *solius* ou *illius solius*, et comment comprendre le génitif ? Première solution : on adopte la variante *illius solius* et on garde la ponctuation de V.Y.U. ; en ce cas, *illius solius* est complément de *seruiant* (sur l'extension du génitif aux dépens du datif dans le latin wisigothique, voir mon article déjà cité, p. 79). Seconde solution : on adopte *solius* et on change la ponctuation de toute la phrase. Celle-ci devient alors : *cum cuncta seruiant, solius corruptionis huius fructus in uniuersitatem dominantis adsumitur ; cum omnia obsequantur, isti tantum generationi dominator admiscitur ; cum uniuersa famulentur, huic soli integritati dominus adunatur.*

L. 1737 *admiscetur* : les meilleurs mss. ont *admiscitur*. Ce changement de conjugaison est attesté aussi chez Isidore (*admiscunt* dans *Etym.* XIX, 17, 17).

L. 1852/1853 *honorificatis* : leçon conservée seulement dans *T*, tous les autres mss. ont *glorificatis*. On peut supposer que V.Y.U. a rejeté *glorificatis* parce que cette même forme est déjà employée quelques lignes plus haut (l. 1848 et 1849). Mais pourquoi Ildefonse ne répèterait-il pas le même verbe ? Il est difficile d'aller contre presque tous les mss. Il est plausible que le copiste de *T* ait écrit *honorificatis* par inadvertance, sous l'influence d'*honorem* qui se trouve cinq mots avant.

L. 1857 *mortem* : les mss. les plus anciens ont *morte*. On a à nouveau *in*+ abl. au lieu de *in* + acc.

L. 1905 *deo* : variante *domino*. C'est une variante non significative, mais l'accord des mss. *TBEM* en faveur de *domino* aurait dû inciter l'éditeur à l'adopter. V.Y.U. explique (p. 273) qu'il a choisi *deo* pour répéter la même construction *a bono Deo, a misericordi Deo*, mais on peut voir au contraire dans le changement *Domino / Deo* une variation synonymique. L'une des difficultés que pose l'édition d'un texte en style synonymique est que ce style est fondé à la fois sur la répétition et la variation, de sorte tout raisonnement fondé sur la reprise d'un mot ou au contraire la *uariatio uerborum* est forcément réversible.

Le *De cognitione baptismi. De itinere deserti*, comme cela a déjà été dit, est préservé par un seul ms. (*P*). V.Y.U. a parfois choisi d'amender légèrement le texte de *P*, et ses corrections sont presque toujours pertinentes. Voici néanmoins quelques petites critiques et quelques ajouts.

L. 1005 *quae* : *qui P*. On trouve déjà *qui* dans la source du passage : Isidore, *Etym.* VII, 3, 12. L'emploi d'un pronom relatif masculin se référant à un antécédent féminin est bien attesté en latin tardif, notamment chez Isidore : voir M. Rodríguez-Pantoja, «Notas de morfología isidoriana», dans *Actas del I Congreso Andaluz de Estudios Clásicos*, Jaén, 1982, p. 403, qui cite des exemples empruntés à *Etym.* XIX, 1, 18 et 24, 2.

L. 1141 *utentum* : *utendum P*. Le texte de *P* est très difficile à construire. Si on veut le garder, on est obligé de supposer une anacoluthie pour expliquer la subordonnée *sicut sunt homines*, et d'admettre une construction très incertaine dans la principale, *conuocari est utendum ratione*. *Conuocari* pourrait être sujet de la phrase («être convoqué doit être utilisé avec la raison»), mais cette construction est peu naturelle, ou bien il pourrait avoir une valeur finale («il faut se servir de la raison pour être convoqué»), mais cet emploi de l'infinitif seul avec valeur finale, quoique attesté par les grammairiens (cf. J.B. Hofmann et A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stylistik*, München, 1965, p. 347-348), est très rare.

À première vue, donc, la cause est entendue : le texte de *P* est fautif et doit être corrigé. Pourtant, un détail m'a intrigué et explique que je me sois attardé sur ce passage : j'ai été surpris que V.Y.U. propose la correction *utentum* et non la forme attendue *utentium*. Quitte à amender le texte du ms., pourquoi choisir une forme non classique ? La réponse à cette question se trouve à la p. 341 : V.Y.U. explique qu'il a corrigé *P* d'après Isidore, *Etym.* VIII, 1, 8, qu'Ildefonse copie littéralement dans ce passage. Toutefois, quand on consulte l'apparat critique de l'édition des *Etymologiae* par W. M. Lindsay, on se rend compte que tous les mss. collationnés comportent la leçon *utendum* : la forme *utentum* est en fait une conjecture de W. M. Lindsay. Si tous les mss. anciens conservés des *Etymologiae* comportent *utendum*, tel était aussi le cas, probablement, du modèle copié par Ildefonse. La question n'est donc plus de savoir s'il faut corriger un ms. du IX^e s. (*P*), mais s'il faut corriger le texte d'Ildefonse lui-même. Le choix est d'autant plus malaisé que, comme je l'ai expliqué plus haut, le texte avec *utendum*, bien que difficile à construire, n'est pas totalement impossible : où se situe la frontière entre *lectio difficilis* et *lectio impossibilis* ? La solution vient peut-être de la source d'Isidore (et donc de la source indirecte d'Ildefonse) : Augustin, *Enarr. in ps.* 81, 1, qui comporte la variante *utentium*. Le plus simple consiste à corriger, à la fois dans les *Etymologiae* et dans le *De cognitione baptismi*, *utendum* en *utentium*.

L. 1588/1598 *iure – mundi*. Source de ce passage : Ambroise, *Exameron*, I, 4, 14. L'identification de cette source confirme d'ailleurs la pertinence de la conjecture de V.Y.U. : l. 1590 *regenerationem* (le ms. a *generationem*).

L. 2098 *dixitque : dixit P*. La leçon de *P* est aussi celle de la source : Isidore, *Eccl.* II, 27, 1 ; pourquoi la modifier ?

Je ne ferai qu'une remarque sur le *De itinere deserti* : V.Y.U. n'a pas signalé que *inducat in hereditatem* (l. 45/46) est un écho biblique (*Eccli.* 46, 10).

La troisième œuvre incluse dans le volume est le *De uiris illustribus*. C.C.M. précise (p. 475) que cette édition ne fait que reprendre celle qu'elle avait proposée en 1972, et qu'elle s'est contentée d'ajouter quelques références bibliographiques (p. 482) et de corriger quelques coquilles. En fait, le texte même comporte une modification qui, bien que minime, mérite d'être signalée : au c. 8 (l. 135), alors que C.C.M. avait jadis proposé la conjecture *Synonima*, elle retient aujourd'hui la leçon unanime des manuscrits *Synonimam*, choix qu'on ne peut qu'approuver. Cette forme de première déclinaison est d'ailleurs déjà présente chez Isidore de Séville (voir mon article déjà cité, p. 71). Voici quelques autres remarques :

Praef., l. 13 *adnotationem* : l'accord de *SLTN*, qui sont de surcroît les mss. les plus fiables et les plus anciens, incite à adopter la variante *adnotatione*. L'ablatif à valeur locative se comprend d'ailleurs parfaitement : il n'y a pas de mouvement.

Praef., l. 41 *ipse ; sed tabefactus et in reprobrum uersus sensum*. Ce passage pose deux problèmes. Le premier concerne *reprobrum* : il est difficile d'y voir autre chose qu'une coquille pour *reprobum*, l'expression *in reprobum sensum* étant empruntée à Rom. 1, 28. La seconde difficulté porte sur le groupe *ipse ; sed tabefactus et*. La tradition manuscrite se répartit ainsi : famille *SLT ipse se tabefactus sed*, famille $\pi\rho$ *ipse tabefactus sed*. Pour être plus fidèle aux mss. qui comportent presque tous la variante *tabefactus sed*, on pourrait ponctuer le texte autrement et proposer : *ipse tabefactus ; sed in reprobum uersus sensum*.

Praef., l. 67 *ideo*: la var. *adeo* a un poids stématique plus important. Elle est de surcroît renforcée par un parallèle avec la préface du *De uirg.* (l. 15), où on trouve la même corrélation *quia... adeo*. *Adeo* a parfois le sens, notamment en latin tardif, de *propertea* (voir *ThLL*, t. I [1900], col. 616).

L. 5 *reperire*: les meilleurs mss. ont *repperire*. C'est une variante orthographique non significative, mais sur cette forme d'inflectum refaite sur le parfait *repperi*, voir J. Fontaine, *Isidore de Séville. Traité de la nature*, Bordeaux, 1960 (repr. Paris, 2002), p. 109. Dans la *praef.*, l. 13 et à la l. 210/211, j'aurais adopté pour le parfait la graphie *repperit*, mieux attestée que *reperit* (de même *repperi* dans *praef.*, l. 58).

L. 21 *Palentiae*: les mss. ont tous *Palentine*. La correction de C.C.M. est logique, car *Palentinus*, normalement, est l'adjectif désignant les habitants de Palencia (comme à la l. 158 *ecclesiae Palentinae*, «l'Église de Palencia»). Toutefois, *Palentina* semble désigner la ville même de Palencia dans certains textes médiévaux: par exemple dans le cartulaire de Santa María de Rioseco, dans un document daté de 1181, il est question de *Raimundo in Palentina episcopo* (Madrid, AHN, cod. 91, f. 76^v, texte édité par C. Jular, consultable sur le site Internet www.creloc.net). Sans doute une étude toponymique plus approfondie serait-elle nécessaire, mais il fallait peut-être oser éditer ici la forme *Palentinae*.

L. 35/36 *exprobrationem*: forme attestée seulement par un seul ms., tous les autres mss. ont *exprobationem*(m). Il fallait garder *exprobatio* qui, bien que très rare, n'est pas inconnu en latin (voir *ThLL*, t. V [1931-1953], col. 1796); *exprobatio* a le même sens que *probatio*, «preuve» (*ad exprobrationem infamiae*: «pour prouver la fausseté de l'accusation»).

L. 69 *pontificatu*: tous les mss. sauf deux ont *pontificatum*. C'est un accusatif de mouvement: Jean est appelé au pontificat.

L. 96 *ad id*: tous les mss. ont *adiit* ou *adiit*. *Adi(i)t sanctum monasterium* se comprend bien («il alla au saint monastère»), et, bien qu'il soit surprenant que la proposition suivante (*uenit permansurus*) soit en asyndète, je ne me serais pas risqué à corriger le texte unanime des mss. Une autre difficulté du passage concerne le choix du présent ou du passé: *adiit* est transmis par les meilleurs mss. (*SLTN*), mais le contexte impose le parfait (de même, à la l. 109, on est obligé d'adopter *fecit* alors que les meilleurs témoins ont *facit*).

L. 105 *putasses*: l'accord de *LTp* incite à adopter la variante *putares*.

L. 134/135 *prophetarum*: mot attesté par trois mss. seulement. Certes, ces trois mss. (*STN*) ont une grande autorité, mais l'accord de *L* (ms. important lui aussi), de la famille ρ et de l'une des branches de la famille π (*EM*) incite à adopter la leçon *patrum*. Le titre de l'œuvre d'Isidore, «De ortu et obitu Patrum», est aussi celui qu'on trouve dans la *Renotatio* de Braulion de Saragosse.

L. 156 *operari*: leçon attestée seulement par quatre mss. tardifs, au poids stématique très faible. Tous les autres témoins ont *operare*. Sans doute s'agit-il d'une variante très peu significative (on sait que *e* et *i* sont facilement mis l'un pour l'autre), mais je crois qu'il fallait éditer *operare*. Peut-être aussi C.C.M. a-t-elle été troublée par la présence d'une forme déponente quelques chapitres plus haut (l. 25 *operarentur*), mais il n'est pas impossible que le même auteur emploie dans le même texte une forme active et une forme déponente (dans le cas d'Isidore, voir mon article déjà cité, p. 75).

L. 194 *studium*: la tradition manuscrite penche nettement en faveur de *studia*.

L. 214 *omnimoda*: l'accord de *LTNp* oblige à adopter la variante *omnimodo*. Elle est du reste plus proche de la source du passage: Eugène de Tolède, *Ep. ad Chindasuinthum*,

qui a *omnino* (voir P.F. Alberto, *Eugenii Toletani opera omnia*, Turnhout, 2005 [CCSL 114], p. 325 l. 12).

La revue *ALMA* étant une revue de lexicographie, je terminerai cet article par une liste (sûrement incomplète) d'hapax ou de mots très rares employés par Ildefonse : *duco*, *-are* (*De uirg.*, l. 460); *hyperbatonicus* (*De uirg.*, l. 677); *oleo*, *-are* (*De cogn. bapt.*, l. 25 [cap.] et 244); *peranxius* (*De uirg.*, l. 253); *potentialius*, comparatif de *potentialiter* (*De uirg.*, l. 1270); sans doute aussi *perageo*, *abundantiue* et *exprobatio* (voir plus haut mes remarques à *De uirg.*, l. 261 et 409, et à *De uir. ill.*, l. 35/36). *Reprobrum* (*De uir. ill.*, *praef.*, l. 41) est probablement une coquille pour *reprobum* et ne doit donc pas être pris en compte par les lexicographes.

Il faut en outre noter l'activation de certains déponents (toutes les occurrences se trouvent dans *De uirg.*): *calumnio* (*praef.*, l. 60), *causo* (*praef.*, l. 61), *ingredio* et *egredio* (l. 115/116), *uenero* (l. 231), *amplecto* (l. 232), *gradio* (l. 780) et *medito* (l. 1626).

Presbyter se décline sur le modèle de la 2^e déclinaison dans le *De cogn. bapt.* (l. 1864/1865, 2124 et 2129/2130), mais sur celui de la 3^e dans le *De uir. ill.* (l. 21 et 32); malheureusement, il faut souligner que dans les deux cas les formes sont incertaines : dans le *De cogn. bapt.* parce qu'elles reposent sur un ms. unique, et dans le *De uir. ill.* parce que la tradition manuscrite est partagée. Rappelons aussi (voir plus haut les remarques à *De uirg.*, l. 219, 328 et 670) qu'Ildefonse fait de *tradux* un mot féminin.

Enfin, J. Gil (*art. cit.*, p. 165) a justement attiré l'attention sur le mot *stomachus* (*De uir. ill.*, l. 105), qui paraît incongru dans le contexte; J. Gil propose de le corriger mais sa conjecture, *tamiacum*, pose plus de problèmes qu'elle n'en résout; en fait, *stomachus* semble avoir ici le sens figuré de «générosité» (comme le mot désigne la poitrine, son sens a pu évoluer, par métonymie, vers le cœur et les sentiments).

Au terme de cet article, je voudrais souligner à nouveau la qualité de ces éditions. J'ai consacré beaucoup de pages à critiquer certains choix des deux éditeurs, mais j'aurais pu en consacrer beaucoup plus encore à examiner des passages difficiles où leur solution m'a paru la plus judicieuse. La réputation de C. Codoñer n'est plus à faire, et son édition du *De uiris illustribus*, reproduite ici, fait référence depuis maintenant trente-cinq ans. Mais c'est le travail de V. Yarza Urquiola qui suscite le plus d'admiration : en particulier, l'édition du *De uirginitate sanctae Mariae*, texte très difficile en certains endroits, à la tradition manuscrite complexe, était un formidable défi. Il a su le relever et son édition s'imposera sans aucun doute comme édition de référence².

Jacques ELFASSI
Centre Écritures (EA 3943),
Université Paul Verlaine – Metz

² Le présent article s'inscrit aussi dans le cadre du projet de recherche «Hispania como intermediaria entre distintas culturas durante la edad media», dirigé par C. Codoñer (Université de Salamanque) et financé par le Ministère de l'Éducation espagnol (projet HUM2006-05744/FILO).